

François Rastier

Après le postmodernisme : pour une reconstruction.

Résumé. — Déconstruction et postmodernisme introduisent une coupure métaphysique dans l'histoire humaine. Ils récusent ainsi le projet historique et comparatif des sciences de la culture, comme des sciences en général, en relativisant et délégitimant le concept de vérité. Ils fondent ainsi le régime de la post-vérité. Il importe alors de formuler le programme d'une reconstruction.

Mots clés. — Postmodernisme, déconstruction, post-vérité, sciences de la culture, reconstruction.

*

*Il n'y a plus d'après
à Saint-Germain-des-Prés.
Mouloudji.*

Au milieu des années 1960, le manifeste épistémologique et méthodologique qu'avait constitué en 1945 le premier numéro de *Word*, où voisinaient Claude Lévi-Strauss, Jakobson et Cassirer, connaissait de grands développements, avec ce que l'on appelait alors le structuralisme, entendu comme méthodologie générale des sciences de la culture dans leurs dimensions historiques et comparatives.

Toutefois, avec *De la grammatologie*, Derrida publiait en 1966 un essai où il multipliait les critiques contre Saussure, sans nulle base textuelle documentée, formulant une accusation de « logocentrisme » — concept repris du théoricien nazi Ludwig Klages. Puis dans *La différence* (1968, in *Théorie d'ensemble*), Derrida sembla s'appropriier la différence saussurienne, mais en la rendant inutilisable, car soustraite à la problématique historique et comparatiste qui lui a donné naissance.

Il commençait un processus de destruction de l'entreprise scientifique, l'*Abbau* heideggérien, littéralement « mise à bas », euphémisé en « déconstruction »¹. Le courant déconstructionniste commença à s'affirmer pour délégitimer les sciences sociales et la notion

¹ Le Maître employait aussi *Destruktion*, mais avec réticence, car ce mot n'est pas d'origine germanique.

même de connaissance rationnelle. Cet irrationalisme de tradition nietzschéenne se recommandait des philosophies de la vie, Heidegger en premier lieu. Cependant, la légalité propre des objets culturels et la légitimité des sciences sociales se trouvait éludée, voire récusée.

Ainsi, dès la fin des années 1960, de nombreux appels s'élevèrent pour en finir avec le structuralisme d'alors, qui devait beaucoup aux formalistes russes, de Propp à Jakobson, au motif apparemment politique que « les structures ne descendent pas dans la rue ». L'étude des textes fut déléguée à une sorte de freudo-marxisme qui en France s'autorisait d'Althusser comme de Lacan.

Le post-structuralisme s'appuyait sur l'invocation d'un dépassement de l'entreprise scientifique pour laisser place à un essayisme exalté². Un tournant a eu lieu, et le révolutionnarisme anarchisant de 1968 a eu largement sa part dans cet anti-intellectualisme politique.

Pour aller de l'avant, tentons de clarifier ce qui advient *après* le postmodernisme et quelle reconstruction s'ébauche après la déconstruction, devenue un conformisme académique international, puis un idiome si commun qu'il n'est pas une tribune journalistique qui ne se propose de *déconstruire* ceci ou cela³. Bref, qu'advient-il après ces pensées coruscantes qui proclament mettre fin à l'histoire de la pensée ?

1. Règnes et ruptures de l'histoire

Sans aucune nostalgie, Delphine Horvilleur écrivait : « Qu'on prenne le féminisme, le harcèlement sexuel, la question du genre, le cinéma, les conflits sociaux : tout était pensé selon un avant et un après. Selon nos dates de naissance, on ne pouvait pas se comprendre. Je m'aperçois que je suis très méfiante à l'égard des conceptions qui opposent nouveau et

² Par exemple, la *sémanalyse* de Julia Kristeva mélangeait des rudiments de sémiotique à la psychanalyse lacanienne et introduisait des thèmes extatiques, comme celui de la *chora*, propre jusqu'alors aux thiasés dyonisiaques. La *metanoia* est explicite chez Barthes quand on compare les *Éléments de sémiologie* (1964), d'une sobriété presque hjelmsléviennne, au *Plaisir du texte* (1973).

³ La notion de postmodernisme a été élaborée par Rudolf Pannwitz, philosophe alors proche du cercle de Stefan George et des courants de l'Allemagne secrète, pour approfondir la critique nietzschéenne de la modernité (*Die Krisis der europäischen Kultur*, 1917). Repris à partir des années 1950 par des théoriciens de l'art, notamment de l'architecture, le terme de *post-modernisme* s'est diffusé dans le monde culturel pour désigner une forme d'éclectisme agressif, alors que la *déconstruction* est issue du courant heideggérien de la philosophie ; mais ces deux courants ont assez vite superposé leurs étiquettes, chez des philosophes comme Lyotard (*La condition post-moderne*, 1979).

ancien monde »⁴. Or, Delphine Horvilleur est une femme rabbin, et la première coupure de l'histoire entre un *avant* et un *après* mit l'histoire humaine sous la rection de l'histoire du Salut : les juifs vivent sous le règne de la loi, *sub lege* ; les chrétiens, par l'Incarnation de Jésus et le martyre du Christ, sous le règne de la Grâce, *sub gratia*. Toutefois, le christianisme conserva l'Ancien Testament, sans prétendre le périmer, mais bien l'accomplir, en postulant que l'Ancien était une préfiguration allégorique du Nouveau.

Seules les hérésies gnostiques, dont la plus connue reste celle de Marcion, refusèrent tout ou partie de l'Ancien testament, et développèrent un antijudaïsme de principe qui se développa ensuite en antisémitisme. Cette rupture en annonçait une autre, la rupture apocalyptique, thème majeur des millénaristes qui se sont succédés, depuis les Pauliciens, les Bogomiles, les Cathares, certains Anabaptistes, et de nos jours les courants ésotériques nazis appelant à un *Reich* de Mille ans. Heidegger en fut un des penseurs, et tout laisse à penser que pour lui l'*Ereignis*, l'Évènement majuscule qui ouvre une nouvelle époque, n'est autre que l'extermination des juifs. Cet écho néo-gnostique n'a rien de surprenant car, dès sa thèse en 1928, Hans Jonas avait décelé cette parenté⁵.

2. Le post-modernisme, un antimodernisme ?

Épouvantés par la Révolution française, les idéologues réactionnaires se sont attachés à détruire le concept d'humanité par des théories racialistes (chez Gobineau notamment) des conceptions irrationalistes (de Schopenhauer à Nietzsche), une esthétique du pathos (depuis Burke). L'éthique de l'autonomie et de la libération sociale fut récusée par un certain satanisme romantique qui faisait de l'inversion des valeurs une vertu suprême, de Sade à Lautréamont.

Héritier de ces auteurs, André Breton reconnaissait dans les mouvements radicaux du futurisme, du dadaïsme et du surréalisme un prolongement du romantisme tardif dont il serait « la queue ». Semé de termes marxisants, le langage révolutionnariste de la rupture décisive fut réélabore par Guy Debord, auteur du célèbre film *Hurlements en faveur de Sade*. Il devint la koinè des groupes d'ultragauche depuis 1968 et plus récemment du Comité invisible – qui se réclame de Debord comme d'Agamben.

⁴ Delphine Horvilleur : « Je n'avais jamais vécu une telle sortie d'Égypte » (entretien avec Anne Diatkine, *Libération*, 1.05.20).

⁵ Sur tout cela, on peut rappeler l'ouvrage classique de Norman Cohn, *Les fanatiques de l'Apocalypse*, Paris, Aden, 1962) ; et pour ce qui concerne Heidegger, l'auteur, 2018a.

La démocratie est évidemment une des premières cibles de ces radicalismes soucieux d'en finir avec l'héritage des Lumières — voir notamment le collectif *La démocratie, dans quel état ?* (La Fabrique, 2009) qui recueille notamment des contributions de Nancy, Badiou, Agamben, Zizek. Les droits de l'homme, les *cosiddetti diritti* (prétendus droits) d'après Agamben, sont également récusés par Badiou comme une dangereuse illusion.

Ainsi, sous des dehors révolutionnaires, le *post-*, décliné de mille manières, de la postlinguistique à la postvérité⁶, s'oppose aux principes positifs de la modernité et des Lumières, aux lois rationnelles et morales, pour promouvoir la forme sophistiquée de l'obscurantisme qui serait une libération de ces lois. Pour cela, la pensée postmoderne prolonge et reprend les postures messianiques, en évoquant le Messie des derniers jours⁷. De Arendt à Agamben, elle fait un révolutionnaire de Sabbatai Zevi, le faux messie qui proclamait que l'accomplissement de la Torah réside dans sa transgression. L'abolition de la Loi devient ainsi un ressort majeur de la déconstruction. Derrida se présente d'ailleurs à maintes reprises comme un « marrane », mais l'on sait les rémanences gnostiques et les concessions à l'antinomisme marrane de la Kabbale d'Isaac Luria, le maître de Sabbatai Zevi.

Derrida se fonde sur Heidegger, qu'il appelle son « contre-Maître »⁸. Heidegger voulait restaurer une Origine mythique, mais pour abolir tout ce qui l'a suivi, et qu'il assimile à « l'Oubli de l'Être ». Le retour aux présocratiques devient le prétexte à la destruction revendiquée de la philosophie et l'ellipse générale de l'histoire des idées. Bien que transposé « à gauche », ce geste sera répété par Derrida, pour faire silence sur les sciences de la culture et la philosophie des formes symboliques (Cassirer, déjà pris pour cible par Heidegger, reste banni), et pour pratiquer des lectures antinomistes de l'histoire des idées, au mépris des sources⁹.

Dans les termes d'un hégélianisme tardif et vulgarisé, on a pu arguer que le *post-* conserve ce qu'il dépasse. C'est faux, car la postmodernité répète le geste le plus contestable du

⁶ En forgeant la notion de *contre-culture* en 1965, Leslie Fiedler annonce avec ce terme une culture « post-humaniste, post-mâle (*post-male*), post- blanche (*post-white*)... » (voir « The New Mutants », *Partisan review*, 1965, vol. 32). À présent, en sciences sociales, les recherches « post-disciplinaires » reçoivent des financements de plus en plus importants.

⁷ Voir au besoin l'auteur, 2018.

⁸ On sait que Heidegger reste un des Pères spirituels du post-modernisme : Derrida, Agamben, Vattimo s'en revendiquent, tout comme Lacan, Foucault (qui ne l'a pas affiché), mais aussi Nancy, Badiou, Zizek, etc.

⁹ Derrida refuse expressément de considérer les textes autographes de Saussure (cf. *De la Grammatologie*, Paris, Minuit, 1966, p. 74, n.).

radicalisme : le *nemo ante me*. Péremptoire et éliminateur, ce geste ne peut justifier l'injustice faite au passé qu'en invoquant sur le mode messianique une justice future. Le postmodernisme se place ainsi après la fin de l'histoire à laquelle il prétend mettre fin, et réarticule pour cela des thèmes apocalyptiques du millénarisme. Par ses étranges prophéties dans les Cahiers noirs, Heidegger se posait en Messie des derniers jours. Agamben poursuit dans cette veine avec *La comunità che viene*¹⁰, imité ensuite par ses disciples du Comité invisible, avec *L'Insurrection qui vient*¹¹.

3. La déconstruction des sciences de la culture

Les sciences de la culture étaient plus connues au 19^e siècle sous le nom de *sciences historiques*. Or l'histoire humaine ne connaît pas de coupures¹², même si toute tradition est faite aussi de ruptures, de déshérences et d'oublis volontaires. Seule l'histoire sainte peut imaginer une rupture définitive. Le *post-* entend précisément incarner une rupture totale dans la pensée : il récuse en effet l'histoire, la rationalité, les principes élémentaires de la définition et du débat aporétique, puisque ses adeptes multiplient à dessein les apories. En rompant avec l'histoire, le *post-* exclut le contexte ; par exemple, l'architecte star du post-modernisme en architecture, Rem Koolhaas a pris pour mot d'ordre *Fuck the context !*, tout en concédant que ses mots avaient été mal interprétés, car coupés de leur contexte.

Faute de méthode critique, le *post-* reste donc dogmatique, bien qu'il se prétende hypercritique : il périmé par une méthode uniformément péremptoire qui ne s'embarrasse pas des sources et, sous prétexte d'ouverture infinie des interprétations, rend toute interprétation indéfiniment réversible.

Ayant détruit ou récuse par avance les catégories qui pourraient permettre de faire son histoire, ayant théorisé son hétérogénéité et son indifférence aux contradictions, le *post-* remplace la régulation théorique par l'agressivité académique à l'œuvre dans les *Culture Wars*.

¹⁰ 1990, rééd. Turin, Bollati Boringhieri, 2001.

¹¹ Paris, La Fabrique, 2007.

¹² Il n'est pas exclu au demeurant que l'ouvrage de Thomas Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, en 1962, ait légitimé une conception faussée de l'histoire des idées. Chaque nouveau paradigme périmant le précédent, alors même que la géométrie euclidienne ou la physique newtonienne ont été intégrées à des théories plus puissantes, sans être périmées pour autant : simplement, leurs conditions de validité ont été précisées.

Le *post-* échappe ainsi à toute réfutation, et le seul moyen d'en décrire le développement, c'est de se détourner de l'histoire des idées pour se limiter à l'histoire académique.

Refusant toute définition, toute méthode explicite et même toute explicitation, le discours postmoderne suppose une connivence d'initiés. Ses adeptes peuvent ainsi prétendre que les critiques l'ont mal compris, quand bien même ils souligneraient ses contradictions assumées. C'est là la force de la pensée faible, *il pensiero debole*, selon la formule fameuse de Gianni Vattimo. Le « débolisme », comme l'a nommé Umberto Eco, peut transformer sa faiblesse en une force arbitraire qui s'appuie sur l'absence de toute définition et de toute argumentation réfutable.

Le postmodernisme vient après la modernité pour s'élever contre elle : pour en finir avec l'exigence de rationalité, il juxtapose des thèmes rhapsodiques, sans principe autre que d'immerger le lecteur, et de séduire par une mièvrerie anecdotique qui culmine dans l'indistinction sémantique d'une anomie intarissable. Les autodéfinitions identitaires, comme des formules baptismales, semblent créer un monde qui s'engendre lui-même, sans lien avec l'histoire des idées, ni même avec celle du monde social.

4. Le plus court chemin vers la post-vérité

La théorie du discours selon Foucault est celle d'une performativité généralisée : c'est la couche sémiotique d'une pratique qui la détermine ; en d'autres termes, les discours sont constituants et instituant. Cela pose les idéologies non seulement en critères du réel, mais les place au fondement de l'épistémologie, qui devient le lieu d'une lutte politique, car toute vérité est imposée par un Pouvoir.

Quand en 1979, faisant écho à Hannah Arendt, Jean-François Lyotard dans *La Condition postmoderne* (Paris, Minuit) reprit au philosophe John Austin le thème de la performativité qui caractérisera la conception postmoderne du langage. Est dit *performatif* un énoncé dont l'énonciation accomplit un acte. Austin néglige toutefois de rappeler que la théorie des performatifs, d'origine sophistique, fut élaborée au 13^e siècle, notamment par ses prédécesseurs à Oxford, comme Roger Bacon et Robert Kilwardby, qui formulaient alors une théorie des formules sacramentelles. Le succès ou « félicité » d'un performatif dépend ainsi d'un magistère dogmatique, jadis celui de l'Église, aujourd'hui celui des universitaires déconstructeurs. On comprend mieux pourquoi Judith Butler, dans *Troubles dans le genre*, a repris de Lyotard la théorie de la performativité, puisque le genre est instauré par son

énonciation. Ainsi le *coming out* devient-il un second baptême dont le bénéficiaire est aussi l'officiant, *born again* qui opère une révélation identitaire par sa propre désignation.

Cette conception magique du langage dote les universitaires déconstructeurs d'un pouvoir inespéré, mais discrédite l'objectivité des faits scientifiques, qui ne seraient que des assertions partagées. Par exemple Bruno Latour estimait que le bacille de la tuberculose n'existait pas avant Koch, et confondait étrangement découverte et invention en décrivant comment deux astronomes peuvent dans leur nuit d'observation inventer un quasar. Les scientifiques débattent, certes, mais cela ne fait pas de la science une sophistique où les faits seraient non seulement « visibilisés », mais institués par le langage.

Chaque individu, chaque groupe institue sa vérité. Dans son cours de l'hiver 1933 sur *l'Essence de la vérité*, Heidegger décrivait la vérité comme l'expression de l'essence du peuple allemand. Si la vérité est l'expression d'une identité, aucune identité ne peut entrer en débat avec les autres, et ne peut que les dénier.

Des versions affaiblies mais non moins agressives de la théorie de la vérité se sont répandues, issues elles aussi de philosophies de la vie, mais dans leur version individualiste : la vérité se résume à mon ressenti, à mon vécu, voire « mon intuition » — comme disait Donald Trump. Ainsi le préjugé personnel peut-il revêtir plus de légitimité que tout fait établi. La post-vérité invoquait des « faits alternatifs » sur lesquels se fonder, comme le prétendait Kellyanne Conway, naguère porte-parole à la Maison Blanche ; mais il restait encore là une prétention à l'objectivité de faits imaginaires : avec la post-réalité, la confusion va aller encore plus loin.

5. Du post-modernisme au complotisme ordinaire

Parti de la théorie relativiste de la vérité, le *post-* récuse la rationalité en général.

Le postmodernisme est devenu ainsi l'idéologie officieuse la plus répandue dans les universités de sciences sociales à l'échelon international. De Séoul à Delhi, Buenos Aires ou Tokyo, on retrouve les mêmes références, de Foucault à Derrida et Agamben. En outre, en quelques décennies, le postmodernisme a largement pénétré les milieux intellectuels et médiatiques, et par là l'opinion publique. Son relativisme de principe donne une sorte de caution théorique au complotisme ambiant.

Face aux dangers politiques, sanitaires et environnementaux, l'abandon du principe de réalité reste aussi séduisant que dangereux. En voici quelques exemples.

La gnose médiatique. — Le film *Matrix*, référence de la *pop-philosophy* (voir notamment le collectif d'Alain Badiou et coll., *Matrix, machine philosophique*) reprend la thèse gnostique du monde apparent comme conspiration globale. Ce film est tout à la fois complotiste et apocalyptique puisque l'Apocalypse a bien eu lieu mais reste cachée à l'humanité par un complot universel : le héros qui doit la lui révéler, Neo (celui qui vient après le *post-*) devient ainsi le libérateur mythique annoncé par la prophétie. Clin d'œil à la *pop philosophy*, Neo lit *Simulacre et Simulation*, le livre où Jean Baudrillard théorise la notion de « disparition de la réalité ».

Dans une veine analogue, le best-seller de Michael Hardt et Toni Negri, *Empire*, exploite la notion d'altermondialisation pour dénoncer le complot mondial : l'Empire est en effet « la puissance souveraine qui gouverne le monde » (Préface, §1), autant dire le Prince de ce Monde.

À présent, digne représentant de l'Empire américain, Elon Musk, l'oligarque le plus riche au monde, déclare que notre monde est une simulation informatique créée par des extra-terrestres.

Le complot objectif. — Dans un entretien intitulé « L'état d'exception est devenu la condition normale » (*Le Monde*, 28 mars 2020), Giorgio Agamben, philosophe renommé de tradition heideggérienne, justifia ainsi sa formule sur « l'invention d'une épidémie » : « Quand on parle d'invention dans un domaine politique, il ne faut pas oublier que cela ne doit pas s'entendre dans un sens uniquement subjectif. Les historiens savent qu'il y a *des conspirations pour ainsi dire objectives*, qui semblent fonctionner en tant que telles sans qu'elles soient dirigées par un sujet identifiable ». Ce propos marque une nouvelle étape dans l'histoire du conspirationnisme contemporain : alors que jusqu'alors une conspiration visait à donner une interprétation fautive d'une situation objective, ici, c'est la situation objective elle-même qui devient une conspiration.

Ainsi les faits et la réalité de ce bas monde ne correspondent-ils pas à la vérité. Si les complots sont « objectifs », pour la théologie politique selon Agamben, c'est que l'objectivité même relève d'un complot. Avec la thèse de la réalité comme complot, Agamben renoue avec le gnosticisme le plus radical : ce monde est la machination d'un mauvais démiurge. Heidegger avait annoncé cela, par sa théorie de la *Machenschaft* qui impute aux Juifs ce rôle malin. Bref, le monde illusoire du démiurge est celui d'avant, l'ancien monde, celui de la culture et de la tradition enjuivées.

Pandémie et infodémie. — Dès lors, le principe de réalité n'est qu'un fauteur d'illusion ; et la vérité peut s'affranchir de tout protocole scientifique de validation. Ainsi, le professeur Raoult s'est-il taillé une célébrité mondiale en se posant en thaumaturge : il prétend toujours soigner la covid-19 par un dérivé du quinquina dont l'inefficacité en la matière a été prouvée.

Or il se réclame du postmodernisme, notamment dans son ouvrage intitulé *De l'ignorance et de l'aveuglement. Pour une science postmoderne* (2012). Comme le post-modernisme prétend inaugurer une ère nouvelle où les règles anciennes n'ont plus cours, le professeur Raoult s'affranchit des protocoles expérimentaux. Déjà, dans *Dépasser Darwin* (Plon, 2010), il écrivait : « Ce sont les philosophes postmodernes français qui, au XX^e siècle, ont révolutionné l'approche de la recherche. À mon sens, nous devons beaucoup, en effet, aux philosophes de la déconstruction : Foucault, Deleuze et Derrida ». Et Didier Raoult d'ajouter : « La déconstruction a ceci de bon qu'elle permet de revenir à une véritable observation des choses [...] nous avons une difficulté intellectuelle à sauter le pas, à détrôner le dogme scientifique en vigueur. La déconstruction, en faisant *tabula rasa* de ce que l'on croit savoir et tient trop vite et trop fermement pour acquis, permet cette audace créatrice » (p. 27). Le monde social et politique devient en revanche inconsistant et purement illusoire : « Les hommes politiques sont tous des hologrammes »¹⁵. Raoult alimente discrètement une rumeur complotiste, qu'il se garde de démentir, selon laquelle la pandémie aurait été l'œuvre des grandes firmes pharmaceutiques – qui ne verraient dans son remède-miracle qu'une concurrence inadmissible et interdiraient son homologation.

5. La dialectique déconstructive

Retraçons synthétiquement les moments de la dialectique déconstructive, dans sa prétention à mettre fin à toute dialectique.

1/ L'inversion des valeurs définit l'*antinomisme*, de tradition dans les courants gnostiques. Banale, des Sorcières de *Macbeth* jusqu'à Nietzsche, cette inversion fut revendiquée comme une rupture radicale sinon révolutionnaire, du *Viva la muerte !* du général franquiste Millán-Astray, jusqu'au slogan *La guerre c'est la paix* dans 1984.

¹⁵ Rappelons que Raoult a déclaré que la pandémie actuelle était une simple grippe, pas plus dangereuse que les « accidents de trottinette ». Il nie le réchauffement climatique, et s'est vu porté aux nues par Trump, Bolsonaro et des courants importants de l'extrême-droite internationale.

2/ Après l'inversion des valeurs vient un *relativisme* où chacun détermine à sa guise valeurs et catégories. Cela fait de chaque individu, de chaque groupe identitaire, une sorte de monade d'autant plus isolée qu'une identité ne peut alors être comprise et évaluée que par elle-même. Au plan éthique, toute pratique usuelle, même dégradante ou meurtrière, peut alors se voir justifiée au nom du relativisme culturel. Au plan gnoséologique, la vérité est réduite à une croyance.

3/ L'absence de normes ou *anomie* conduit à l'indifférenciation. On salue l'ouverture indéfinie des interprétations, toutes mises sur le même plan. Comme tout se vaut, il faut sortir de la pensée catégorielle : d'où par exemple la critique du binarisme dans la théorie du « genre »¹⁴, et à présent 20% des adolescents se disent « non-binaires ». Comme la dialectique suppose de distinguer pour articuler, c'en est fini de la notion même de logos, tout à la fois discours organisé et rationalité minimale. Et comme la contradiction n'existe plus, la méthode aporétique n'a plus de légitimité.

4/ La post-vérité dépasse enfin le *négationnisme* : il ne s'agit plus de nier une vérité historique en la critiquant par un discours pseudo-scientifique, mais de multiplier les affirmations qui discréditent la notion même de vérité – et bien entendu les principes de la connaissance scientifique.

5/ La « déconstruction » du monde objectif commun, tel qu'il est reconnu par les sciences, et celle du concept même d'humanité, lié à des valeurs universelles, laisse alors place à un *complotisme* théoriquement refondé, de Jean Baudrillard à Giorgio Agamben. Le mouvement QAnon a récemment concrétisé l'irruption politique de ce complotisme renouvelé.

Des étapes de ce mouvement dialectique d'ensemble se chevauchent chez la plupart des auteurs ; mais arrivée à son stade suprême, la déconstruction permet de passer de la négation totale à l'affirmation inexpugnable, puisque la croyance conspirationniste échappe à toute contradiction.

Ainsi se crée un monde parallèle, qui n'est pas un simple imaginaire, puisqu'il entend éliminer la réalité, en s'arrogeant son autorité, comme la métapolitique prétend périmer la

¹⁴ Voir au besoin l'auteur, « Vestiges de l'Amour et mystiques du genre », *Mézetulle*, en ligne : <https://www.mezetulle.fr/vestiges-de-lamour-et-mystiques-du-genre-par-francois-rastier/>

politique. La déconstruction n'était donc qu'une première étape, sceptique et relativiste, pour l'établissement d'un dogme absolutiste.

6. Les Lumières d'après la catastrophe et le projet de la reconstruction

Alors que le postmodernisme se recommande de la déconstruction, il est nécessaire de tracer le programme d'une *reconstruction*, pour des raisons non seulement épistémologiques, mais aussi éthiques et politiques. Elle commence par la reconstruction du concept d'humanité. Les menaçantes prophéties sur la « mort de l'homme » ont eu le mérite de rappeler qu'après l'extermination le concept d'humanité n'allait plus de soi : il reste à (re)construire, au sens où « l'homme est un survivant ». Plusieurs voies convergentes pourraient y conduire.

— Les humanités et leur idéal d'éducation n'ont aucunement démérité, mais doivent et peuvent se renouveler. Dans la tradition de l'humanisme et dans des conditions nouvelles de mondialisation de la culture, elles permettent de concevoir l'humanité à partir des humanités, en réfléchissant notamment la littérature mondiale.

— Une anthropologie culturelle qui tienne compte de la genèse et de l'histoire comparée des cultures doit pouvoir refonder le cosmopolitisme kantien au-delà de l'universalisme qui lui a donné naissance : il s'agit de décrire la genèse des cultures pour discerner comment l'hominisation se poursuit dans l'humanisation.

— L'épistémologie contemporaine a développé une conception de la rationalité plus large que la logique classique, de manière à rendre compte des phénomènes complexes, et les sciences de la culture peuvent ainsi lier de mieux en mieux la diversité humaine au concept d'humanité. Alors qu'un irrationalisme complaisant règne dans certains milieux intellectuels littéraires, philosophiques et médiatiques, les sciences de la culture connaissent de grandes avancées, en histoire, en archéologie, mais aussi bien entendu en linguistique et en anthropologie.

— La réflexion sur les arts peut permettre, par leur exemplarité même, d'approfondir le concept de culture : depuis que la beauté a cessé d'être une valeur esthétique, on pense que l'esthétique se trouve à jamais dé耦lée de l'éthique, mais ce préjugé doit être mis en question, car toute œuvre engage une responsabilité.

— L'éthique d'après la catastrophe se trouve, à l'état pratique, dans la littérature de l'extermination chez des auteurs comme Jean Améry, Primo Levi, Robert Antelme, Rithy

Panh : c'est le témoignage qui permet à l'homme survivant de se comprendre et de demander justice.

Michel Borwicz évoquait au passé « la force de la continuité culturelle qui faisait en l'occurrence subsister l'esprit humaniste au cours d'épreuves inhumaines » ; mais il évoque au présent « la continuité de l'esprit antihumaniste qui s'épanouit dans le courant des années exterminatrices » (1973, p. 46), et dont maintes résurgences présentes se manifestent dans la pensée contemporaine. Certes, la barbarie peut aussi prétendre à l'universalité.

Ces deux continuités dessinent deux figures de l'humanité, celle qui s'efforcerait à la paix et celle qui deviendrait universellement corrompue par ses propres crimes. Comme l'inhumanité, l'humanité est l'enjeu de traditions et de transmissions. Acquisée et non plus garantie par l'âme ni le patrimoine génétique qui l'a remplacée dans l'imaginaire, elle peut être perdue dès lors qu'elle cesse d'être transmise.

Jamais cependant l'humanité n'a été aussi objectivement unifiée par des menaces communes, qu'elles soient sanitaires ou environnementales et politiques, mais aussi, subjectivement, par la revendication des droits humains, des libertés, de l'éducation, de l'autonomie personnelle, de la démocratie. La déconstruction a eu lieu, la confusion règne : la reconstruction devient nécessaire, impérative.

Références

- Badiou Alain, et al., *Matrix : machine philosophique*, Paris, Ellipses, 2003.
- Borwicz Michel, *Écrits des condamnés à mort sous l'Occupation*, Paris, Gallimard, 1973.
- Chibber Vivek, *Postcolonial Theory and the Specter of Capital*. London/New York, Verso, 2013.
- Tertulian Nicolas, *Modernité et antihumanisme*, Paris, Klincksieck, 2019.
- Hardt Michael et Negri Antonio, *Empire*, Paris, l'Éclat, rééd. UGE, 2004.
- Hicks Stephen, *Explaining Postmodernism: Skepticism and Socialism from Rousseau to Foucault*, Tempe, Arizona / New Berlin, Milwaukee, Scholarly Publishing, 2014.
- Rastier François, *Heidegger, Messie antisémite*, Lormont, Le bord de l'eau, 2018.
- Rastier François (à paraître) « Cassirer, Heidegger et les sciences de la culture », in Emmanuel Faye et coll., dir. (sous presse), *Cassirer et Heidegger. Un siècle après Davos*, Paris, Kimé.
- Roza Stéphanie, *La gauche contre les Lumières*, Paris, Fayard, 2020.

